

Talet-0081

388

**LE PETIT  
JEHAN DE SAINTRÉ**

ET

2. coll. 2656°

**LA DAME DES BELLES COUSINES,**

COMÉDIE MÉLÉE DE COUPLETS,

EN TROIS ACTES, EN PROSE ET A SPECTACLE,

Imitée du Roman de TRESSAN,

PAR MM. DUMERSAN ET BRAZIER;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le  
Théâtre de la Porte St.-Martin, le 31 Mars 1817.



**PARIS,**  
**CHEZ BARBÀ, LIBRAIRE, PALAIS ROYAL,**  
DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS, n°. 51.

De l'imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4.

1817.

# PRÉFACE.

---

En présentant sur la scène le *Petit Jehan de Saintré et la dame des Belles Cousines*, nous ne nous sommes point dissimulés la hardiesse de l'entreprise. Nous avons à gazer des aventures assez galantes, et il nous était impossible de mettre au théâtre l'un des personnages principaux de cette histoire.

La dame des Belles Cousines se conduit trop peu déceimment avec Damp Abbé, et sa perfidie envers Saintré est trop odieuse, pour qu'un auteur osât tracer un pareil tableau dans un ouvrage comique.

Il nous a donc fallu déguiser le moine galant en homme de cour, et convertir son intrigue amoureuse en un mariage secret. Le Sénéchal est honoré d'une charge dans le palais du Roi; mais ce n'est pas un parti sortable pour une princesse du sang, et elle est obligée de cacher une mésalliance qu'excusent à peine les qualités de son amant, et ce penchant secret, dont les princesses ne sont pas plus exemptes que les autres femmes, témoin l'amour de la grande MADemoiselle pour le duc de Lauzun. C'est là le plus grand changement que nous ayons fait au sujet. Quant au personnage principal, il nous a paru nécessaire de le présenter au moment où, jeune encore, il fait pressentir ce qu'il sera un jour. Moins formé, il n'en est que plus intéressant; page espiègle, amoureux, brave, et enfant, il nous semble que c'était ainsi qu'on aimerait à voir le *petit Jehan de Saintré*.

Bayerische  
Staatsbibliothek  
München

La plus grande difficulté était de ne pas trop s'éloigner du style dans lequel le comte de Tressan nous a transmis celui des Vieilles Chroniques, dont il a extrait cette histoire ; nous n'avons pas cru mieux y parvenir qu'en conservant le plus possible ses propres expressions, dans les situations que nous lui avons empruntées.

On nous reprochera peut-être d'avoir négligé quelques épisodes qui sont caractéristiques, tels que celui de l'épingle ; mais outre qu'il a fallu choisir dans le nombre, nous avons craint que cette épingle ne rappelât trop celle du *Mariage de Figaro*, et nous avons tâché de la remplacer par la clef que trouve Saintré, et qui ne lui étant pas destinée, justifie aux yeux du public la conduite de la Dame des Belles Cousines. Toutes-fois, nous nous sommes efforcés de rappeler au dénouement la charmante situation du récit qui termine le roman, et où Saintré, pour se venger, raconte son aventure devant la Dame elle même.

Nous avons aussi cherché à faire entrevoir que Saintré n'a pas perdu toute espérance de plaire à sa belle protectrice : la toile se baisse sur cet avenir, comme un voile qu'il faut jeter sur certaine partie d'un tableau, et qui n'en donne que plus de carrière à l'imagination.

---

**PERSONNAGES.****ACTEURS.**

LE ROI JEAN . . . . .		M. <i>Defresne.</i>
LE SÉNÉCHAL du palais. . . . .		M. <i>Moëssard.</i>
JEHAN (*) DE SAINTRE, jeune page . . .		Mlle. <i>J. Verpré.</i>
LA DAME DES BELLES COUSINES. . .		Mad. <i>Florval.</i>
LA DAME CATHERINE, dame d'honneur.		Mad. <i>St.-Amand.</i>
BATHILDE, } . filles d'honneur. {		Mlle. <i>Victorine.</i>
LAURE, } . {		Mlle. <i>Mariette.</i>
BERTRAND, paysan, frère de lait de Saintré . . . . .		M. <i>Pierson.</i>
OLIVIER, chevalier français. . . . .		M. <i>Livaros.</i>
LAHIRE, écuyer . . . . .		M. <i>Baudot.</i>
Une Sentinelle . . . . .		M. <i>Lafitte.</i>
BERTHE, jeune villageoise de St.-Denis .		Mlle. <i>Mariani.</i>
ARNOLD, } . Chevaliers Saxons. {		M. <i>Vissot.</i>
ALBERT, } . {		M. <i>Breton.</i>
Juges de camp.		
Chevaliers Français.]		
Pages du Roi Jean.		
Varlets.		
Chevaliers Saxons.		
Dames de la Cour de France.		
Paysans.		
Paysannes.		
Peuple.		

---

(\*) *Jehan*, dont nous avons conservé l'ancienne ortographe, doit se prononcer *Jean*.

# LE PETIT JEHAN DE SAINTRÉ

ET

## LA DAME DES BELLES COUSINES,

Comédie-Vaudeville en trois Actes.

---

### ACTE PREMIER.

*Le théâtre représente une salle du palais du Roi Jean, dans l'hôtel Saint-Pol, à Paris; au lever du rideau, toutes les dames sont assises, les unes occupées à broder, les autres à dessiner.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

BATHILDE, LAURE, Dame CATHERINE, plusieurs Demoiselles.

CHOEUR.

*Air : Cueillons, cueillons ces cerises nouvelles.*

Allons, allons, redoublons de courage,  
Par le travail occupons nos instans,  
Et pour avoir plus de cœur à l'ouvrage,  
Que la gaité vienne abrégér le tems. (*bis.*)

LAURE.

Je n'ai plus qu'une feuille à faire,  
Et mon bouquet sera fini;  
Oui demain, je veux à ma mère  
Présenter ce dessin joli.

BATHILDE, à part.

Cette écharpe offre un doux emblème;  
Mais hélas! pour la voir briller  
Sur le cœur de celui que j'aime,  
Que n'est-il déjà chevalier!

TOUTES.

Allons, allons, redoublons de courage,  
Par le travail occupons nos instans,  
Et pour avoir plus de cœur à l'ouvrage,  
Que la gaité vienne abrégér le tems.

DAME CATHERINE.

Eh ! bien Bathilde, vous ne travaillez plus , à quoi pensez-vous donc ?

BATHILDE.

Je pense à mon ouvrage.

DAME CATHERINE.

Vous avez l'air distrait , préoccupé.

BATHILDE.

Du tout , dame Catherine.

DAME CATHERINE.

Je vous dirais bien à quoi vous pensez.

BATHILDE, *se levant.*

Vous croyez peut-être que c'est au petit Jehan de Saintiré.

DAME CATHERINE, *se levant aussi.*

J'en étais sûre.... Depuis un an que ce page est dans le palais , il a tourné toutes les têtes ; les jeunes filles le regardent avec un intérêt.... Ah ! si le Roi ne se hâte de l'envoyer à la guerre, il n'y aura plus moyen d'y tenir ! je donne ma démission , et vous surveillera qui voudra.....

Air : *C'est un enfant.*

Je prédis que ce joli page  
Du petit train dont il y va ,  
Fera chez nous bien du ravage ,  
Si l'on ne met ordre à cela.  
En amour , le traître  
Certe est passé maître ;  
C'est un diable, c'est un serpent.

TOUTES.

C'est un enfant ( *bis.* )

DAME CATHERINE.

Pas si enfant qu'il voudrait bien le faire croire.

BATHILDE.

Il est si doux..... si aimable!.....

DAME CATHERINE.

Je ne voudrais pas me trouver seule avec lui , je ne m'y ferais pas.

BATHILDE.

Aussi se garderait-il bien de s'attaquer à vous.

DAME CATHERINE.

Je lui rends justice , il ne m'a jamais manqué de respect.

LAURE.

Savez-vous que le Roi le protège ? et notre belle maîtresse , la Dame des belles Cousines , paraît s'intéresser vivement à lui.

BATHILDE, *à part.*

Que trop....

DAME CATHERINE.

Ses malheurs le rendent intéressant.

BATHILDE.

Ce jeune homme ira loin.

DAME CATHERINE.

Tout le monde ici l'aime et lui veut du bien.

BATHILDE.

Le sénéchal semble seul s'attacher à le tourmenter....

DAME CATHERINE:

Ne dites point de mal du sénéchal; c'est l'ami, le conseiller intime de la Dame des belles Cousins, et il peut avoir ses raisons pour moriginer ce jeune étourdi.

BATHILDE.

Etourdi tant que vous voudrez, mais tout le monde conviendra du mérite du petit Jehan de Saintré.

Air: *Ah! dites-moi, sensible troubadour.*

Il n'est pas vain du nom de ses ayeux,  
Dans tous ses traits se peint une belle âme;  
Il est galant, sensible, courageux,  
Son cœur s'émeut, lorsqu'il voit une dame.  
Cet enfant-là, moi, je vous le promets,  
Sera l'honneur des chevaliers français.

*Deuxième Couplet.*

Du bruit des camps, du destin des soldats,  
Soir et matin son âme est occupée;  
Son front rougit si l'on parle combats,  
Et son œil brille à l'aspect d'une épée.  
Cet enfant-là, moi, je vous le promets,  
Sera l'honneur des chevaliers français.

DAME CATHERINE.

Laissez votre Jehan de Saintré... Occupons-nous de la fête qui doit avoir lieu aujourd'hui.

BATHILDE.

Quelle fête donc Dame Catherine?

DAME CATHERINE.

On doit aujourd'hui armer un jeune poursuivant d'armes.

BATHILDE, à part.

Ah! si ce pouvait être....

LAURE.

Je n'ai pas encore vu pareille cérémonie.... que cela doit être beau!

DAME CATHERINE.

Mesdemoiselles, voici Madame.

## SCENE II.

Les Mêmes, LA DAME DES BELLES COUSINES, Dames de sa suite.

LES DAMES.

Air: *Marche du Calife de Bagdad.*

Que chacune s'incline,  
Il nous faut rendre honneur  
A la belle cousine  
Du Roi notre seigneur.

LA DAME.

Souffrez que je dépose  
Un rang trop envié,  
Et que je m'en repose  
Sur la douce amitié.

CHŒUR.

Que chacune s'incline,  
Il nous fait rendre honneur  
A la belle cousine  
Du Roi notre seigneur.

LA DAME.

Le sénéchal a-t-il paru ?

DAME CATHERINE.

Non madame.

LA DAME.

Je l'attends, qu'on m'avertisse dès qu'il se montrera. Mes chères amies, nous avons ce soir une grande fête, dont je veux vous donner le plaisir.

BATHILDE.

Ah ! madame, vous prévenez nos vœux.

LA DAME.

L'on doit choisir parmi les jeunes poursuivans d'armes, le plus digne d'être armé chevalier.

TOUTES.

Ah ! si c'était le petit Jehan de Saintré.

DAME CATHERINE.

Madame, elles ne rêvent qu'à ce jeune page et m'en parlent toute la journée.

LA DAME.

Comment, Mesdemoiselles ; ( à part. ) elles l'ont remarqué auss

DAME CATHERINE

Au fait, il se distingue de tous ses compagnons.

LA DAME.

Puisque vous l'avez toutes distingué, je veux savoir si ses sentimens répondent à tout le bien que l'on m'a dit de lui, je viens de le trouver encore sur mon passage dans la galerie voisine ; dites-lui de se rendre ici sur-le-champ. ( Elle fait un signe, une dame sort. )

BATHILDE, à part.

Il va venir.... je suis toute émue !....

LA DAME.

Je vais mettre ce pauvre petit Saintré dans un grand embarras.

LAURE.

Oui, madame, il faudra le bien tourmenter.

BATHILDE, à part.

Le bon petit cœur.



LA DAME.

Air : *Hair est une folie.*

Que pensez-vous, je vous prie,  
De ce petit page-là ?

LAURE.

Moi, je dis qu'il parviendra,  
Et qu'aux dames il plaira,  
Car sa mine est fort jolie.

LA DAME.

Moi, je dis que quelque jour,  
Il doit briller à la cour.

DAME CATHERINE.

Moi, je dis que son sourire  
Annonce un petit vaurien.

BATHILDE, *à part.*

Et moi, de peur d'en trop dire,  
J'aime mieux n'en dire rien.

LAURE.

Ah! madame, le voici.

### SCÈNE III.

Les Mêmes, LE PETIT JEHAN DE SAINTRE.

TOUTES.

Air : *Quelle singulière d'aventure !*

Mon dieu ! la gentille figure !  
Si ce n'est encor qu'un enfant,  
On voit déjà dans sa tournure,  
Ce qu'il doit être en grandissant. (*bis.*)

SAINTRÉ, *timidement.*

On vient de me dire, madame,  
Qu'en ces lieux vous me demandiez.  
Permettez donc que je réclame  
L'honneur de tomber à vos pieds!

(*Il se jette aux pieds de la Dame des belles cousines.*)

TOUTES, *le regardent en souriant.*

Mon dieu ! la gentille figure !  
Si ce n'est encor qu'un enfant,  
On voit déjà dans sa tournure,  
Ce qu'il doit être en grandissant. (*bis.*)

SAINTRÉ.

Ah! madame, je vous conjure  
D'avoir pitié d'un pauvre enfant ;  
Vous devez voir à ma tournure  
Que je suis encor innocent.

LA DAME.

Relevez-vous, Saintré, j'ai des questions importantes à vous faire.

SAINTRÉ, *à part.*

Ce n'est pas ici le lieu de faire l'espiègle ; prenons un air bien modeste.

*Petit Jehan.*

B

LA DAME.

Vous paraissez embarrassé, ai-je donc un air si imposant?

SAINTRÉ.

C'est que de me trouver comme cela au milieu de tant de dames!...

LA DAME.

Saintré, je veux vous accorder ma protection, mais il faut que je sache en qui je place mes bontés. On raconte diversément vos aventures et vos malheurs, et je desiré les apprendre de vous-même.

SAINTRÉ.

Madame daigne s'intéresser à un simple page comme moi... trop heureux de lui obéir....

*ROMANCE.*

Air : *Vos maris en Palestine.* (du Comte Ory.)

Je n'ai pas connu ma mère,  
Je la perdis en naissant ;  
J'attendais mon noble père,  
Il périt en combattant.  
Son vassal dans l'indigence,  
De mon malheur pénétré, ( *bis.* )  
Daigna sauver l'existence  
Du petit Jean de Saintré.

LES DAMES *chantent.*

Pauvre petit,  
Qu'il est gentil ! etc.

SAINTRÉ.

*Deuxième couplet.*

Advint que le roi de France  
Glorieux et triomphant,  
En passant par la Provence,  
Apperçut le pauvre enfant.  
On lui conte sa misère,  
Le roi dit : la finirai ; ( *bis.* )  
Dès ce jour, je suis le père  
Du petit Jean de Saintré.

LES DAMES *chantent.*

C'est charmant !  
Comme il est intéressant !

SAINTRÉ.

*Troisième couplet.*

Ce bon roi que je contemple  
Et troubadour et guerrier,  
Je le prendrai pour exemple,  
Et serai bon chevalier.  
Peut-être que pour la France  
Sous ses yeux je combattrai. ( *bis.* )  
Telle est la noble espérance  
Du petit Jean de Saintré.

LA DAME.

Je ne puis que louer d'aussi nobles sentiments. ( *à part.* ) C'est enfant  
m'inspire un intérêt... ( *haut.* ) Dites-moi, Saintré.

Air: *Vaud : de Dons-nous à Paris?*

A peine dans l'adolescence,  
 Vous rêvez les exploits fameux.  
 Qui peut donc ainsi par avance  
 Vers la gloire guider vos vœux ?

SAINTRÉ, *avec âme.*

Ici de mon ardeur guerrière,  
 Nul, je crois, ne sera surpris,  
 Un grand roi m'ouvre la carrière,  
 Je suis Français et j'aime mon pays.

LA DAME.

Cette réponse justifie la haute estime que le Roi vous porte ; mais cet amour de la gloire ne viendrait-il pas d'un sentiment plus vif et plus doux ?

SAINTRÉ.

(*A part.*) Feignons de ne pas la comprendre. (*haut.*) J'ignore ce que madame veut dire.

LA DAME.

Saintré, faites-moi le serment de me dire la vérité.

SAINTRÉ, *posant la main sur son cœur.*

Madame pourrait-elle me soupçonner d'oser lui mentir.

LA DAME.

Eh ! bien dites-moi de bonne foi, combien y a-t-il de tems... que vous n'avez vu votre Dame par amour. Quoi donc, vous rougissez, vous baissez les yeux.

BATHILDE, *à part.*

Que va-t-il, dire ?

SAINTRÉ.

Ah ! madame, je ne sais que répondre, et je n'en ai point.

LA DAME.

Comment, il n'existe aucune femme qui vous soit chère ?  
 (*Saintré regardant Bathilde, s'arrête, baisse les yeux et reste muet en tortillant sa ceinture dans ses doigts.*)

DAME CATHERINE.

Comment vous voulez devenir un noble chevalier et vous n'avez pas encore choisi la dame de vos pensées ? (*riant.*) Ah ! ah !

LA DAME, *feignant la colère.*

Eh ! bien mesdames, ne vous l'avais-je pas dit, que Saintré démentirait l'opinion que nous commençons à prendre de lui... Allez, vous êtes indigne des honneurs attachés à la chevalerie.

SAINTRÉ, *se jettant à ses genoux.*

Ah ! madame, pardonnez-moi... (*Il lève ses mains suppliantes. Madame fait des signes aux dames en souriant.*)

LAURE.

Nous vous demandons grâce pour lui.

DAME CATHERINE.

Et moi aussi.

[ LES DAMES entourent la Dame des belles cousines.

Air du Confiteor.

Ah! madame, pardonnez-lui,  
C'est un enfant timide encore.

LA DAME.

A condition qu'aujourd'hui,  
Il apprendra ce qu'il ignore,

TOUTES.

Il apprendra ce qu'il ignore.

SAINTRÉ, *timidement.*

Ah! si madame me pardonnait,  
Et me donnait

Quelques instans de son loisir,  
Je m'instruirais avec plaisir.

LA DAME.

Voici l'heure à laquelle j'ai coutume de me rendre chez la reine, Saintré, réfléchissez à ce qui vient de se passer, songez qu'un loyal chevalier, ne peut se pénétrer de ses devoirs qu'avec le secours des dames.

BATHILDE, à Saintré.

Vous entendez, Seigneur Saintré, qu'avec le secours des dames.

( Madame sort la première, Saintré prend un air confus et reste les mains jointes au milieu du théâtre, les Dames passent devant lui en faisant chacune un signe de dédain. Bathilde met son doigt sur sa bouche. Cette scène muette doit être exécutée au son d'une musique douce. )

DAME CATHERINE, passe la dernière et lui donne un petit soufflet.

Adieu, cher enfant, Madame vous veut plus de bien que vous ne pensez...  
( Elle sort. )

## SCENE IV.

SAINTRÉ, seul riant aux éclats.

Ah! ah! ah! comme elles ont cru à mon ignorance et à ma simplicité! allons me voilà lancé dans une aventure galantè: tâchons de soutenir l'honneur du corps.

Air: *Maris jaloux, vous avez tort.* ( du Diable couleur de rose. )

Ah! mesdames, vous avez tort  
Ne me croire un enfant encor.

On a de la malice,  
On ne dit pas tout ce qu'on sait,  
On ne dit pas tout ce qu'on fait,  
Et l'on n'est pas ( *ter.* ) novice.

*Deuxième Couplet.*

J'aime Bathilde assurément;  
Mais s'il se présentait pourtant  
Dame du haut parage,  
Qui me trouvat bien à son gré;  
S'il refusait, Jean de Saintré  
Ne serait pas ( *ter.* ) un page.

Mettons à profit les bonnes dispositions de la Dame des belles cousines, ce cœur est à Bathilde, mais il brûle aussi pour la gloire, et la protection d'une jolie femme ne peut pas nuire à mon avancement;... oh! si elle pouvait dire un mot au Roi en ma faveur.....  
Voici Bathilde.

## SCENE V.

BATHILDE, SAINTRÉ.

BATHILDE, *s'arrête surprise.*

Ah! vous êtes encore ici, Saintré?

SAINTRÉ.

Vous me cherchiez, gentille Bathilde?

BATHILDE.

Oh! non... je crois que si, cependant.

SAINTRÉ.

Et moi, je suis bien content de vous voir.

BATHILDE.

Vous aviez quelque chose à me dire.

SAINTRÉ.

Oh! non... je crois que si, cependant.

*Air de Primérose.*

J'éprouve un certain embarras  
Que votre présence fait naître,  
Et si je ne vous voyais pas,  
Je m'exprimerais mieux peut-être.

BATHILDE.

Sans doute j'aurais, entre nous,  
Bien du plaisir à vous comprendre.  
Je voudrais m'instruire avec vous;  
Mais je ne sais comment: m'y prendre.

SAINTRÉ, *avec malice.*

Tenez, mademoiselle Bathilde, puisque nous avons le malheur d'être aussi ignorants l'un que l'autre, il faut nous instruire ensemble.

BATHILDE.

Moi, je ne demande pas mieux.

SAINTRÉ.

*Air de la Vénus Hottentote.*

Il faut d'abord que je sache  
Si ce petit cœur bat,  
Et que cette main tâche  
De juger son état.

BATHILDE.

Votre main?

SAINTRÉ.

Tout de bon.

Oui, ma main.

BATHILDE.

Mon dieu ! non.

SAINTRÉ.

Miscommment donc  
Commencer la leçon ?

BATHILDE.

Il faudra donc  
Se passer de leçon.

*Second couplet.*

SAINTRÉ.

Mais je pense, ma petite,  
Qu'un baiser plein d'ardeur  
Vous instruirait plus vite.

BATHILDE.

Cela me fait bien peur.

SAINTRÉ, *suppliant.*

Un baiser ?

BATHILDE.

Tout de bon ?

SAINTRÉ.

Un baiser ?

BATHILDE.

Mon dieu ! non.

SAINTRÉ.

Mais comment donc  
Vous donner ma leçon ?

( *Il va pour l'embrasser.* )

BATHILDE

Il faudra donc  
Se passer de leçon.

## SCÈNE VI.

Les Mêmes, LE SÉNÉCHAL.

LE SENECHAL.

Que vois-je ? un page prêt à donner un baiser à une innocente ba-  
chelette.

SAINTRÉ, *à part.*

Ah ! diable, c'est le Sénéchal.

LE SENECHAL.

Je ne dois pas souffrir cela, moi qui par état doit veiller au main-  
tien des mœurs et de la décence.

BATHILDE.

Mais, monsieur le Sénéchal...

SAINTRÉ.

Laissez-le dire, mademoiselle.

*Air: J'apprends qu'un jeune prisonnier.*

Je suis page, vous, Sénéchal ;  
Vous êtes sage, je suis tendre ;  
D'honneur vous ne prêchez pas mal,  
Mais je ne dois pas vous comprendre.

Chez Thémis vous devez briller ,  
Moi , de l'amour je suis l'apôtre ;  
Tenez , faites votre métier ,  
Et laissez-nous faire le nôtre.

( Il embrasse Bathilde. )

LE SENECHAL.

Il l'embrasse .. comment , sous mes yeux ?

BATHILDE.

Il ne l'aurait pas osé si nous eussions été seuls.

SAINTRÉ.

Ça , c'est une autre affaire.

LE SENECHAL.

Savez-vous le respect que vous me devez ?

SAINTRÉ.

Non , pas au juste.

LE SENECHAL.

Le roi me protège.

SAINTRÉ.

Il m'encourage , moi.

LE SENECHAL.

La Dame des belles cousines m'honore de toute sa confiance.

SAINTRÉ , avec intention.

Je travaille à la mériter.

LE SENECHAL , se ravisant.

Mais je m'amuse à répondre à cet enfant , laissez-moi... J'ai besoin d'être seul ici.

SAINTRÉ , prenant le bras de Bathilde.

Venez , mademoiselle Bathilde.

LE SENECHAL.

Air : Où s'en vont ces gais bergers ?

Où s'en vont ces deux enfans ?

Pour leur vertu je tremble.

Comme on jaserait céans ,

S'ils s'en allaient ensemble.

( Il les sépare. )

BATHILDE.

Voyez quel mal on ferait !

LE SENECHAL.

Voilà comme on s'égare !

BATHILDE.

Un homme aimable nous unirait...

SAINTRÉ.

Et monsieur nous sépare.

( Ils se rejoignent et sortent ensemble. )

## SCENE VII.

LE SÉNÉCHAL, *seul.*

Il semble que ce malin page se fasse un jeu de me tourmenter, je le trouve partout sur mon passage, mais il est ici en belle passe, le roi en dit du bien, je ne peux pas en dire du mal.

## SCENE VIII.

LA DAME DES BELLES COUSINES, LE SÉNÉCHAL.

LA DAME.

Ah! Sénéchal, vous vous êtes bien fait attendre.

LE SENECHAL.

Madame, les ordres du roi m'ont retenu, vous savez que je presse toujours l'instant de vous voir.

LA DAME.

Toujours complimenteur.

LE SENECHAL.

Vous savez, madame, comme je vous aime, et combien il me tarde de hâter mon hymen avec vous.

LA DAME.

Je vous ai déjà dit les raisons qui me font hésiter... Veuve d'un grand prince, j'ai beaucoup de ménagemens à garder à la cour, et il faudrait, Sénéchal, que le plus profond secret...

LE SENECHAL.

Aucun sacrifice ne me coûterait pour obtenir le don de votre main.

*Air : Vaud : de la Bouquetière anglaise.*

Ah! si vous couronnez ma flamme  
Et m'honoriez du nom de votre époux,  
En voyant vos attraits, madame,  
De mon hymen chacun serait jaloux.  
Pourtant s'il faut que ma victoire  
Dans le secret demeure sans retour,  
Je saurai faire à mon amour  
Le sacrifice de ma gloire.

LA DAME.

Des sentimens aussi nobles méritent d'être récompensés.

LE SENECHAL.

Pourquoi ne pas fixer l'époque qui doit me rendre heureux?

LA DAME.

On n'enchaîne pas sa liberté sans quelques craintes.

LE SENECHAL.

Et quelles peuvent être les vôtres.



*DUO.*

*Air nouveau de M. Piccinni.*

LA DAME.

De m'aimer toute la vie  
Me feriez-vous le serment ?

LE SENECHAL.

Vous êtes jeune et jolie,  
Pourrais-je faire autrement ?

LA DAME.

J'ai par fois de la malice.

LE SENECHAL.

Elle sied à la beauté.

LA DAME.

Je prétends qu'on m'obéisse.

LE SENECHAL.

Je n'ai point de volonté.

LA DAME.

Sur mille petites choses  
J'aime qu'on ferme les yeux.

LE SENECHAL.

Je n'aime pas, et pour cause,  
A sembler trop curieux.

LA DAME.

Mon cher Sénéchal, vous faites  
D'un bon époux le portrait.  
Le mien fut ce que vous êtes.

LE SENECHAL.

Je serai ce qu'il était.

LA DAME.

On vient... gardez le silence.

SCENE IX.

Les Mêmes, Dame CATHERINE.

DAME CATHERINE.

Ah ! Madame, quel honneur ! le Roi va venir ici lui-même...  
on m'a chargée de vous en avertir.

( Elle va au fond regarder à la porte ).

LA DAME.

Le Roi chez moi.

LE SENECHAL.

Souffrez, madame, que je me rende au devant de lui selon les  
devoirs de ma charge.

LA DAME.

Et moi je vais donner un coup-d'œil à ma toilette, ( bas ) Séné-  
chal, nous parlerons ce soir de nos projets, vous viendrez dans mon  
appartement, mais pour éviter les yeux indiscrets, passez par le  
jardin, je vais vous apporter la clef de la porte secrète.

DAME CATHERINE, au fond.

Le roi est dans la galerie, voilà déjà ses pages.

Petit Jehan.

C

LA DAME, à dame Catherine.

Suivez-moi. ( Elle sort par la porte de côté, le Sénéchal va au devant du Roi vers la porte du fond ).

SCENE X.

LE ROI JEAN, précédé de ses Pages, parmi lesquels se trouve SAINTRE, Ecuyers, Chevaliers, Demoiselles.

LE SENECHAL, *saluant le roi.*

Sire, la Dame des belles Cousines, sensible à l'honneur que vous daignez lui faire, m'a chargé de recevoir Votre Majesté, en attendant qu'elle-même vienne lui présenter ses respectueux hommages.

LE ROI.

Où donc est la belle Cousine ?

LE SENECHAL, *mystérieusement.*

Sire, trahirai-je son secret ? Je pense qu'elle ajoute quelque chose à sa parure.

LE ROI.

La belle Cousine a tort, la nature lui a prodigué tant de charmes, qu'elle n'a pas besoin de parure étrangère.

LE SENECHAL.

Sire, vous donnez à votre cour, l'exemple de la galanterie, comme à vos Chevaliers des leçons de courage.

LE ROI, *riant.*

Si je voulais qu'ils prissent des leçons de flatterie, je les enverrais à votre école.

SAINTRÉ, *à part.*

Attrape, Sénéchal.

SCENE XI.

Les Mêmes, LA DAME, Dame CATHERINE.

LE ROI.

Approchez, Belle Cousine, je suis chez vous, c'est à moi de vous offrir mes respects. ( Il lui baise la main. )

LA DAME.

Qui me procure un si grand honneur ?

LE ROI.

Je viens vous demander une grace.

LA DAME.

Ordonnez, Sire.

LE ROI.

C'est de vouloir donner de votre belle main les premières armes au jeune poursuivant qui va se rendre digne de recevoir l'ordre de la chevalerie, au Tournois qui aura lieu demain dans mon Préau.

LA DAME.

Sire, je tiens à grand honneur que vous m'avez daigné choisir pour un si noble emploi.

LE ROI.

Vous savez à quoi cela vous engage, vous serez sa marraine et c'est vous qui l'armerez ensuite Chevalier.

LA DAME.

Et à qui destinez-vous cet honneur ?

LE ROI.

A celui de mes pages que j'estime le plus, et qui par son courage.....

SAINTRÉ, à part.

Oh! si c'était moi!

## SCENE XII.

Les Mêmes, OLIVIER.

OLIVIER.

Pardon sire, si j'ose me présenter en ce moment; mais il s'agit d'une chose qu'il vous importe de savoir.

LE ROI.

Parlez, chevalier

L'ECUYER.

Sire, des chevaliers saxons que l'on dit des plus vaillans, viennent d'arriver à Saint-Denis, ils ont osé y planter leur bannière et défient au combat quiconque refuse de lui rendre hommage. Ils ont juré de la porter à Paris et de la faire triompher demain, au Tournoi qui doit avoir lieu dans le préau.

LE ROI.

Vive Dieu! ces chevaliers ne connaissent donc pas les miens! On saura les faire repentir de leur audace.

( Les Chevaliers français s'avancent et mettent la main sur leur épée ).

OLIVIER.

Sire, nous sommes prêts à ramasser le gant.

SAINTRÉ, sortant des rangs des pages.

Ah! Sire, octroyez-moi la faveur de les accompagner dans cette expédition.

BATHILDE, à part.

O ciel!

LE ROI, souriant.

Vous Saintré.

LE SENECHAL, avec dédain.

Un enfant.

DAME CATHERINE, à part.

C'est un petit diable.

LE SENECHAL.

Qu'irez-vous faire là?

SAINTRÉ.

*Air du Pot de fleurs.*

Aujourd'hui rien ne m'épouvante,  
 De mon succès je suis presque certain ;  
 La loi du plus fort , que l'on vante ,  
 Cède souvent à la loi du plus fin.  
 Moins de force et plus de courage ,  
 Bientôt me feront allier  
 A l'audace d'un chevalier ,  
 Toute la malice d'un page.

LE ROI.

J'ai toujours dit qu'il se distinguerait.

SAINTRÉ.

Ah ! Sire , ne me refusez pas la première grâce que je vous demande.

LE ROI.

Saintré , c'est vous que je voulais aujourd'hui choisir parmi les autres poursuivans..... Allez donc à Saint-Denis , essayer vos premières armes.

SAINTRÉ.

Sire , je mériterai votre confiance. ( *A la dame* ) Madame , vous serez donc ma marraine ? que me donnerez-vous Que j'aie à défendre pour l'amour de vous.

( *Il se met devant elle un genou en terre.* )

LA DAME , *détachant sa ceinture et la lui passant en écharpe.*

*Air : Partant pour la Syrie.*

Dans ce jour plein de charmes ,  
 Recevez ma couleur ;  
 Puisse-t-elle à vos armes  
 Porter toujours bonheur.

SAINTRÉ.

Votre image fidèle  
 Me suivra dans le camp ;  
 C'est toujours la plus belle  
 Qui fait le plus vaillant.

CHŒUR.

Son image fidèle  
 Le suivra dans le camp ;  
 C'est toujours la plus belle  
 Qui fait le plus vaillant.

LA DAME , *detache sa ceinture et laisse tomber sa clef à laquelle un billet est attaché par un ruban bleu. Saintré qui l'a vue , la ramasse et la cache avec précipitation.*

BATHILDE , *à part et d'un air inquiet.*

Que ramasse-t-il donc ?

LE ROI , *à Saintré.*

Rendez-vous d'avance à Saint-Denis et faites-y préparer le camp. ( *bas à Olivier.* ) Je vous le recommande.

LE SENECHAL, à part.

La dame des belles cousines ne m'a pas donné la clef...

LE ROI.

Suivez-moi Sénéchal.

( *Le roi part suivi du Sénéchal et précédé des Pages* ).

SAINTRÉ, sur le devant du théâtre lit tout bas le billet pendant que la marche commence.

Un rendez-vous!

*Le groupe des Pages passe devant lui il y prend sa place.*

BATHILDE, à part.

Il s'en va sans me regarder.

LE ROI, au fond du théâtre, se retourne et fait un signe d'adieu à la dame des belles cousines ; le Sénéchal la regarde d'un air inquiet ; la Dame des belles cousines s'incline ainsi que les autres dames qui l'entourent. Tableau général : le rideau tombe.

*Fin du premier Acte.*

## ACTE II.

*Le théâtre représente la plaine Saint-Denis ; on voit s'élever dans le fond les clochers de l'abbaye , à gauche on voit l'entrée de la ville et sur le devant de la scène , un pas d'armes ou perron , sur lequel est plantée la bannière saxonne ; devant , est une barrière près de laquelle se promène un soldat armé de toutes pièces. Albert est debout , appuyé sur sa lance , entouré de chevaliers saxons.*

### SCENE PREMIERE.

ALBERT, ARNOLD, Chevaliers saxons, UN SOLDAT.

ARNOLD, *arrivant en grande hâte.*

Ah ! Comte Albert, je vous trouve à propos.

ALBERT.

Eh ! bien, chevalier Arnold, quelle nouvelle ?

ARNOLD.

J'arrive à l'instant de Paris.

ALBERT.

Qu'y dit-on de notre bravade ?

ARNOLD.

Je suis enchanté ! le roi Jean est fort en courroux.... Vive dieu ! a-t-il dit, quels sont les hardis Chevaliers qui ont osé planter leur bannière aux portes de ma bonne ville de Paris ; ce sont, lui a-t-on répondu, de jeunes Saxons, jaloux d'essayer leurs forces contre les plus renommés Chevaliers de la Cour de France, et leur défi est attaché aux portes de Saint-Denis où leur bannière est placée.

ALBERT.

Enverra-t-il des tenans pour se mesurer avec nous ?

ARNOLD.

Oui, pardieu !.... Il a ordonné que les siens vinsent établir un camp vis-à-vis du nôtre.

ALBERT.

Tenons-nous fermes

ARNOLD.

Nous défendrons notre bannière, nul Chevalier français ne résistera au choc de nos lances.

*Air : Le Magistrat irréprochable.*

Si je commence une carrière  
Où l'on trouve plus d'un écueil,  
J'ai du moins de quoi satisfaire  
Et mon courage et mon orgueil !

Qu'aucun présage ne me trouble ,  
 Il faut acheter mon succès ,  
 Car ma victoire sera double  
 Si je triomphe d'un Français.

Il faudra que chaque Chevalier vaincu nous livre sa dame et son épée ! quelle gloire pour nous... Mais j'aperçois de jeunes villageoises qui viennent de ce côté , comme nous serons vainqueurs au tournoi , usons d'avance de nos droits ! . mais cachons-nous un instant , pour ne pas les effaroucher. ( *Ils se cachent* ).

## SCENE II.

Les Mêmes , *cachés*, BERTHE , jeunes Villageoises , *portant du lait, des fruits et des fleurs.*

CHŒUR.

*Air du Petit Chaperon rouge.*

Allons , jeunes pastourelles ,  
 Faut laisser nos bons amis  
     A Saint-D'nis ,  
 Et porter nos fleurs nouvelles ,  
     Not' lait , nos fruits ,  
     A Paris.

BERTHE.

A c'te fêt' qui nous invite ,  
 Si j' voulons voir les succé  
     Des Français ,  
 Il faut qu' je r' venions bien vite ,  
 Car ils n'attendent jamais .

CHŒUR.

Allons , jeunes pastourelles ,  
 Faut laisser nos bons amis  
     A Saint-D'nis ,  
 Et porter nos fleurs nouvelles ,  
     Not' lait , nos fruits  
     A Paris.

*Elles se remettent en route , les Saxons paraissent , les jeunes filles se sauvent toutes d'un côté.*

*Air : Gentilles Pastourelles.*

ARNOLD.

Gentilles pastourelles ,  
 Pastourelles ,  
 Daignez nous écouter ;  
 Vous êtes jeunes , belles ,  
     Jeunes , belles ,  
 Il faut vous arrêter ,

BERTHE.

Ah chevalier , de grâce ,  
 Laissez-nous donc passer .

ARNOLD.

Payez le droit de passe ,  
 Par un simple baiser .

## LES JEUNES FILLES.

Non , non , les pastourelles  
Ne peuvent s'arrêter ;  
Elles sont trop fidèles  
Pour s'en laisser conter.

## LES SAXONS.

Gentilles pastourelles ,  
Daignez nous écouter ;  
Vous êtes jeunes , belles ,  
Il faut vous arrêter.

*Les Saxons veulent se rapprocher des villageoises qui cherchent à s'en aller.*

## ARNOLD.

Vous êtes bien sévères , les jeunes filles.

## BERTHE.

Et vous , bien entreprenant , mon beau Chevalier.

ARNOLD , *la pressant.*

Restez un peu avec nous.

## BERTHE.

Est-ce que vous êtes de ces Chevaliers qui viennent pour le tournoi ?

## ARNOLD.

Eh sans doute , la belle enfant.

## BERTHE.

Alors , si vous voulez nous acheter nos fruits , not' lait et nos bouquets , ça nous évitera la peine du voyage , et je serons revenus plus vite pour le Tournoi.

## ARNOLD.

A la bonne heure , vous voilà raisonnables. Allons mes amis débarrassons ces jeunes filles.

*Air : Vaud. des Deux Edmon.*

Ah ! combien ces fleurs sont vermeilles !  
Ah ! quels beaux fruits dans ces corbeilles !

## BERTHE.

Messieurs , s'ils sont de votre goût ,  
Nous vendrons tout. ( *bis.* )  
( *Elle aperçoit la bannière saxonne.* )  
Mais qu'elle est donc cette bannière ?

## ARNOLD.

Pardieu !... c'est la nôtre ma chère ;  
Nous sommes étrangers.

## BERTHE.

Fort bien...  
Messieurs , nous n' vendons rien.

## TOUTES.

Messieurs , nous n' vendons rien.

## ARNOLD.

Puisque vous ne voulez pas nous les vendre , nous allons nous en emparer.



Toutes les jeunes filles courent à leur pot au lait, à leurs corbeilles  
les Saxons veulent les arrêter.

## SCÈNE III.

Les Mêmes, SAINTRÉ, Pages, valets.

SAINTRÉ.

Que vois-je ! Un troupeau de jeunes filles, tout effarouché !

BERTHE, *courant à lui.*

Ah ! mon gentil Page, prenez-nous sous votre protection.

SAINTRÉ.

Chevaliers, ayez donc auprès des dames la devise des Français :  
tout de bonne volonté, rien de force.

ARNOLD, *ironiquement.*

Quel est cet enfant, est-ce que le roi de France enverrait un de  
ses pages pour nous faire honneur et nous servir dans le camp ?

SAINTRÉ.

Apprenez, qu'avant peu, j'espère obtenir l'honneur d'être armé  
Chevalier.

ARNOLD.

Eh ! pauvre enfant, tu es encore trop petit.

SAINTRÉ.

*Air : La petite Javotte.*

De ma petite taille,  
Vous pouvez rire ici ;  
Doit-on, à la bataille  
Se mesurer ainsi ?

Non ; car je réponds du succès,  
Puisque je suis page et Français.  
Je ferai disparaître  
Cette bannière-là.

*(Il montre la bannière saxonnée.)*

ARNOLD.

Oui-dà ?

SAINTRÉ.

Oui-dà !

Et j'espère bien être }  
Assez grand pour cela } *his.*

ARNOLD, *ironiquement.*

C'est ce que nous verrons. Adieu, vaillant champion, souviens-  
toi d'Arnold.

*(Arnold suivi des chevaliers saxons, rentre dans le camp.)*

Petit Jehan.

D.

SCENE IV.

SAINTRE, BERTHE, Jeunes Villageoises.

SAINTRE.

Varlets, plantez les tentes françaises vis-à-vis celles des Saxons, et moi je vais rassurer ces pauvres petites.

BERTHE.

Ah ! mon gentil page, que nous sommes heureuses de vous avoir rencontré.

SAINTRE, *s'approchant.*

Et moi donc... cela me fait bien plaisir, allez. Qu'est-ce qu'ils voulaient donc vous faire ?

BERTHE.

*Air de Ninon chez Mad. de Sévigné.*

Ces étrangers, dans leur audace,  
N' voulaient-ils pas nous embrasser !  
J' leur avons fait faire volte-face ;  
Fallait nous voir les repousser !

SAINTRE.

Un baiser n'est qu'une vétille.

BERTHE.

D' votre part j' n'y voyons pas d' mal.

SAINTRE, *l'embrassant.*

Bravo ! bravo ! la jeune fille !  
Elle a l'esprit national.

TOUTES.

Favons l'esprit national.

SAINTRE.

Vous les avez refusés, c'est bien, très-bien.

(*Il l'embrasse.*)

BERTHE.

Mais voilà deux fois que...

SAINTRE.

En vérité ?

BERTHE.

*Deuxième couplet.*

En nous payant, ils voulaient prendre  
Tout c' que je portions à Paris ;  
Mais j' nous jamais voulu leur vendre  
Nos fleurs, ni not' lait, ni nos fruits,  
A des Français not' coeur pétille  
D' donner pour rien ce p'tit régal.

SAINTRE.

Bravo ! bravo ! la jeune fille !  
Elle a l'esprit national.

TOUTES.

Favons l'esprit national. !

(*Les jeunes filles offrent du lait, des fruits, des bouquets aux chevaliers français.*)

SAINTRÉ.

C'est charmant ! Apportez-moi votre pot au lait, ma petite.  
*(Berthe apporte son pot au lait, Saintré prend une mesure, et puise dedans.)*

BERTHE.

Air du Camp de Grandpré.

Que dites-vous de c'te crème ?

SAINTRÉ.

Il n'est riende meilleur.  
 Mais ta blancheur extrême  
 La surpasse, en honneur.

BERTHE.

Buvez donc, je vous prie;  
 Ça n pas bea oup.

SAINTRÉ.

Près de fille jolie (bis.)  
 On s'enivre avec tout.

BERTHE.

A présent, mon joli page, il faut que je vous fleurisse.

SAINTRÉ.

Ah ! des fleurs, mais c'est charmant.

BERTHE.

Tenez. *(Elle va pour lui placer un bouquet, Saintré lui presse la main sur son cœur, elle sent la clef.)* Ah ! mon dieu, qu'est-ce que vous avez donc là ?

SAINTRÉ, ayant l'air de se rappeler quelque chose.

Ah ! vous m'y faites songer... je vous remercie. *(à part.)* C'est sa clef de la dame des belles cousines. *(haut.)* Allons, allons, jeunes filles, que je ne vous arrête pas, mais revenez pour voir le tournoi.

BERTHE.

Nous n'y manquerons pas.

Air : *Gentilles Pastourelles.*

Allons, jeunes pastourelles,  
 Faut laisser nos bons amis  
 A Saint-Denis.  
 Et porter nos fleurs nouvelles,  
 Not lait, nos fruits  
 A Paris.

*(Elles reprennent chacune leur pot au lait, leurs paniers, et leurs corbeilles; et se mettent en route.)*

Allons, jeunes pastourelles, etc.

## SCÈNE V.

SAINTRÉ, seul.

Etourdi que j'étais... j'allais oublier la dame des belles cousines. *(Il regarde du côté où les jeunes filles sont parties.)* C'est qu'elles sont si gentilles, oui, mais elle est si belle. *(Il tire la clef de son sein.)* Cette clef qu'elle a laissée tomber exprès, et ce billet, surtout, prou-

vent bien qu'elle veut me recevoir. (*Il prend le billet et le lit.*)  
 « Venez ce soir par la petite porte qui donne sur le jardin ; je serai  
 » dans mon appartement. » Courage, Saintré, des ennemis à battre,  
 une veuve à consoler : le bel apprentissage pour un chevalier français,

*Air du vaudeville de la Petite Gouvernante.*

A ce don que je suis sensible !  
 Tant qu'il restera sur mon cœur ,  
 L'amour doit me rendre invincible ;  
 C'est le talisman du bonheur !  
 Il me prouve bien sa tendresse ,  
 Car un amant est sûr d'avoir  
 La clef du cœur de sa maîtresse  
 Sitôt qu'il a la clef de son bondoir.

## SCENE VI.

SAINTRÉ, Un VARLET.

LE VARLET.

Seigneur de Saintré , les tentes sont posées ; on attend vos ordres  
 pour les autres dispositions.

SAINTRÉ.

Je vous suis. Que l'on place ici une sentinelle, et que personne  
 n'entre dans ce camp.

## SCENE VII.

OLIVIER , Plusieurs Soldats.

(*On pose une sentinelle pour garder le camp français : on lui donne  
 la consigne , la sentinelle se promène en silence.*)

## SCENE VIII.

LA SENTINELLE , OLIVIER , BERTRAND , *dans le fond du  
 théâtre , portant un bissac , un bâton à la main ; il avance jus-  
 qu'au près de la sentinelle.*)

LA SENTINELLE.

Alte-là.

BERTRAND.

Comment, alte-là?

LA SENTINELLE.

Qui êtes-vous ? répondez.

BERTRAND.

Est-ce que je vous connais , pour vous répondre ?

LA SENTINELLE.

Qui êtes-vous , vous dis-je ?

BERTRAND.

Queuq' ça vous fait.

LA SENTINELLE.

Où allez-vous ?

BERTRAND.

Est-il curieux donc , laissez-moi passer.

LA SENTINELLE.

On ne passe pas.

BERTRAND.

Comment , on ne passe pas ; et depuis quand la route de St.-Denis est elle défendue aux passans ?

OLIVIER.

Elle l'est aux malhonnêtes comme toi , et tu vas être mis en prison dans le camp , pour t'apprendre à vivre , entends-tu ?

BERTRAND, *se retournant.*

Tiens , qu'est-ce que c'est que celui-la ; ah ! ça monsieur , expliquez-vous : un camp , des tentes , est-ce que nous sommes en guerre ? je n'en savais rien ; en tout cas , je suis français , de Bagnolet , et je ne suis pas de vos ennemis , je vous le jure ; à moins que depuis ce matin la guerre n'ait été déclarée entre Saint-Denis et Bagnolet.

OLIVIER.

Tu fais l'imbécille.

BERTRAND.

Moi , je fais l'imbécille ! si vous me connaissiez , vous ne diriez pas ça. Je suis fils de Mathieu , fermier de Provence , établi depuis queuq' tems aux environs des environs de Paris , par la suite du malheur qui nous a ruiné ; or , voyez-vous , mon père se trouve être le père nourricier d'un jeune page de la cour du roi , par ma mère qui a été sa nourrice ; et moi , par ricochets , je me trouve être son frère de lait , et j'allais le trouver à Paris quand vous m'avez arrêté. V'là mon conte conté , vous savez la vérité , laissez-moi passer , et ben le bon soir.

OLIVIER.

Sire Bertrand , vous avez la langue bien affilée , ne seriez-vous pas un espion de ces chevaliers saxons qui ont apporté ici leur bannière.

BERTRAND.

Moi , je n'ai jamais porté de bannière que celle de notre confrairie à la procession de not' village.

OLIVIER.

Ce jeune page dont tu es frère de lait , qu'a-t-il de commun avec un paysan comme toi ? et qu'as-tu à lui dire ?

BERTRAND.

Ça ne vous regarde pas.

*Air de la Belle au bois dormant.*

Comme vous ê's rude au pauvre monde ,  
 Parc' qu'on n'a pas un' lanc' comm' vous !  
 J' sais ben qu'il faut que j' vous réponde ,  
 Ou qu'sans ça je r'cevrai des coups.

Moi, si j'étais à votre place,  
 Je f'rais ma demande avec grâce;  
 Aux passans j'ôt'rais mon bonnet.  
 Alors j'répondrais d'même  
 D'une politesse extrême :  
 « C'est un' galett', un fromag' fait,  
 » Puis un pot d' crème  
 » Pour mon frère de lait. »

Quel est ce frère?

OLIVIER.

C'est petit Jehan.

BERTRAND.

Est-ce que le roi a un page qui s'appelle petit Jehan?

OLIVIER.

BERTRAND.

C'est petit Jehan de Saintré.

OLIVIER.

C'est le seigneur de Saintré qui est ton frère de lait ? que ne parlais-tu, ton voyage est fini.

BERTRAND.

Bah!...

OLIVIER.

Le seigneur de Saintré est au camp.

BERTRAND.

Au camp... et depuis quand ?

OLIVIER.

Il a obtenu l'honneur d'assister au carrousel qui va avoir lieu sur cette place.

BERTRAND.

Tiens, c'est ici la place du Carrousel.

OLIVIER.

Précisément, voilà pourquoi l'on t'empêchait de passer.

BERTRAND.

Eh bien ! avertissez mon frère de lait que je suis là... Si vous saviez comme nous nous aimons : da m', c'est que ce pauvre petit Jehan était orphelin, parce qu'il était venu au monde sans père ni mère, savez-vous que sans sa nourrice qui est ma mère, il n'aurait point été...

OLIVIER.

Parbleu !

BERTRAND.

Il n'aurait point été mon frère de lait... Qu'eu fête pour moi de le revoir, de l'embrasser.

Air : *Eh! ma mère est-ce que j'sais ça?*

Je suis curieux de voir comme  
 Mon frèr' de lait me r'cevra.  
 Il doit être presque un homme,  
 Car il promettait déjà.  
 Je ne sais si la malice  
 Lui s'ra v'nue en grandissant;  
 Tout c'que j'sais, c'est qu'en nourrice  
 Il était un bon enfant.

OLIVIER.

Tiens , le voici. ( *Il sort.* )

## SCENE IX.

Les Mêmes , SAINTRÉ.

SAINTRÉ.

Quel est cet homme? ?

BERTRAND.

C'est moi , Bertrand , le fils de Mathieu.

SAINTRÉ.

C'est toi , Bertrand.

BERTRAND.

Bon jour, monseigneur, je venons...

SAINTRÉ.

Monseigneur! appelle-moi comme dans notre enfance, petit Jehan, ton frère... Embrasse-moi , il y a long-tems que je ne t'ai vu.

( *Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.* )

BERTRAND, *s'essuyant les yeux.*

Bon jour, mon frère...

SAINTRÉ.

Et comment se porte Mathieu et sa femme, ma bonne nourrice?

BERTRAND.

Toujours bien, grâce à Dieu. Toi, t'es toujours mignon, dame, tu ne promettais pas comme moi, de devenir un fort homme.

SAINTRÉ.

Ah! parle-moi de tes bons parens, donne-moi des nouvelles de tout le monde.

BERTRAND.

C'est eux qui m'envoyont , la vache noire et le bouriquet sont en parfaite santé, Mathieu et Pérette aussi ; je venons ici de leur part , pour te demander un service.

SAINTRÉ.

Un service!

BERTRAND.

Dame, oui, acoute, mon frère de lait, ne te fâche pas.

SAINTRÉ:

Me fâcher! quand tu viens me demander un service. Ah! Bertrand, tu ne me connais donc pas?

BERTRAND.

Si fait, mais c'est que depuis que t'es à la cour, tu aurais pu devenir fier, orgueilleux.

*Air de Marianne.*

Je m'somm's laissé dire au village,  
Qu' dès qu'on a l' pied dans c' pays-là,  
L'on s' met à faire d' l'étalage,  
L'on est comme ci, l'on est comme ça.

C'est d' la jactance ,  
 D' la suffisance ;  
 D' l'impertinence ,  
 Et même d' l'arrogance ;  
 A soi l'on pense ,  
 Et l'on n' s'avance  
 Qu' en renversant  
 Son voisin en passant.

SAINTRÉ.

D'avoir cette folie extrême ,  
 Ah ! que je serais affligé !

BERTRAND.

Alors si tu n'es pas changé ;  
 J' vois qu' t'es toujours le même.

SAINTRÉ.

Explique-toi promptement.

BERTRAND.

J' vas te tourner ça d' not' mieux ; tu sais , mon frère , que j'avions  
 le bonheur d'être à notre aise ? et sans nous être enrichis aux dépens  
 dé personne ?

SAINTRÉ.

Ton père est un brave homme.

BERTRAND.

Eh ben ! il est arrivé qu'on nous a cherché chicane pour un pré  
 dont les limites touchaient au verger de l'abbaye : mon père n'a pas  
 voulu céder , parce que nos contrats étions bien en règle , et que not'  
 bien était à nous de père en fils : je ne sais comment ça s'est fait , mais  
 les voisins ont gagné leux procès , et je nous sommes trouvés ruinés.

SAINTRÉ.

Ruinés ! ah ! mon ami , est-il possible , et je suis sans bien , je ne  
 puis venir à votre secours.

BERTRAND.

Dame , c'est vrai , ton père t'a laissé en héritage un biau nom , des  
 vertus , mais v'là tout.

SAINTRÉ.

Air : *Ce bouquet d'immortelles*

Oui , je suis orphelin ,  
 Je n'ai point de fortune ;  
 Mais mon courage enfin  
 Peut m'en obtenir une.  
 Quelque chose au jour d'hui  
 Me dit tout bas : espère.  
 Tu n'es pas sans appui ,  
 Ton roi te sert de père.

BERTRAND, *pleurant.*

Dis donc : si le roi est ton père , il est donc un peu le mien aussi ,  
 puisque jé suis ton frère.

SAINTRÉ.

Hé ! mon ami , il est celui de tout le monde. J'irai me jeter à ses  
 pieds , lui demander justice... Mais vous avez été jugés , il a confiance  
 dans ses magistrats , que faire...

(*il s'éloigne , et va s'asseoir tout rêveur sur uné pierre , il met sa tête  
 dans ses mains.*)



BERTRAND , à part.  
Il s'éloigne , il pleure... Bon petit Saintré.

## SCÈNE X.

Les Mêmes , LAHIRE.

LAHIRE , à Bertrand :  
Où est le seigneur de Saintré ?

BERTRAND.

Tenez , le v'là , là , sur cette pierre ; il a du chagrin , ne le dérangez pas.

LAHIRE.

Du chagrin ! lui , le page le plus gai , le plus espiègle de la cour... je vais le consoler moi : sieigneur de Saintré.

SAINTRÉ.

Que me veut-on ? Ah ! c'est vous , Lahire , de quel part venez-vous ? serait-ce la dame...

LAHIRE.

Chut !... faites éloigner cet homme.

SAINTRÉ.

Bertrand , va m'attendre au camp.

BERTRAND.

Oui , mon frère de lait , j'ai encore bien des choses à te dire de la part de ma pauvre mère.

SAINTRÉ.

Je vais te retrouver.

( Bertrand sort. )

## SCÈNE XI.

SAINTRÉ , LAHIRE :

SAINTRÉ.

Hé bien ! Lahire , de quoi s'agit-il ? Est-ce que la dame des belles écusines daigne s'intéresser à moi ?

LAHIRE.

Elle n'est pas la seule dont j'aie la confiance dans le palais , et j'ai ordre de garder le silence sur le nom de la personne qui m'envoie.

SAINTRÉ.

Je le respecterai.

LAHIRE.

Seigneur Saintré , nous savons que les jeunes pages n'ont pas toujours les moyens de se tenir à la cour avec toute l'élégance et la richesse dont ils voudraient se faire honneur ; je suis chargé de vous remettre cette bourse qui contient quatre cents écus d'or : ils doivent être employés à vous avoir une belle armure , à faire équiper votre écuyer , et couvrir vos varlets de riches livrées.

Petit Jehan.

E

SAINTRÉ.

Puis-je accepter ?

LAHIRE.

Vous ne pouvez pas refuser.

SAINTRÉ.

Mais cet emploi que l'on me prescrit...

LAHIRE.

Je vous dis les intentions dans lesquelles on vous adresse cette somme, mais je crois que vous êtes le maître d'en disposer à votre volonté.

SAINTRÉ, à part.

Ah! Bertrand, que cet argent vient à propos.

LAHIRE.

Je vous quitte, et vais donner de vos nouvelles au palais. Adieu, seigneur de Saintré... Ce que c'est que d'être aimable et gentil; on inspire de l'intérêt.

SAINTRÉ.

Aux dames ?

LAHIRE.

Adieu, seigneur de Saintré.

*(Il s'éloigne.)*

## SEENE XII

SAINTRÉ, seul.

Je penserais à briller lorsque mes parens adoptifs, ceux à qui je dois tout, se trouvent dans la misère : non, non. (*il appelle.*) Bertrand ? Bertrand ?

## SCENE XIII.

SAINTRÉ, BERTRAND.

BERTRAND.

Qu'est-ce que tu veux ; mon frère de lait ?

SAINTRÉ.

Mon ami, il me semble qu'une bonne pensée amène toujours un bonheur : tiens, voilà ce que je viens de recevoir pour... pour tes parens, il y a de quoi vous acheter une habitation, de la terre que vous ferez valoir... Va vite, va leur porter cela, et dis-leur que jamais Saintré n'oubliera de payer la dette de la reconnaissance.

BERTRAND, pleurant.

Ah! mon frère, mon père le disait bien, que tu étais un brave garçon, mais ça n'est pas tout, je voudrais m'attacher à toi, si tu ne me trouvais pas indigne d'être ton écuyer, ton varlet... n'importe quoi, pourvu que je ne te quitte pas.

SAINTRÉ.

Je te ferais trop de peine en te refusant : j'accepte... à condition que tes parens ne me refuseront pas non plus.

BERTRAND.

On refuse quequ' fois les présens de l'orgueil et de la protection,  
jamais ceux de l'amitié. *(Il embrasse Saintré.)*

## SCENE XIV.

Les Mêmes , Les Chevaliers Français.

OLIVIER.

Nous voici prêts à combattre. jeune page. Appelons l'ennemi ;  
pourquoi tarder à lui porter notre défi.

SAINTRÉ.

Quel emploi m'allez-vous donner ?

OLIVIER.

Vous êtes trop jeune et trop faible pour vous mesurer avec ces  
chevaliers , mais gardez cette bannière et tenez-vous au milieu des  
français , nous vous ferons un rempart de notre corps.

*(La trompette sonne.)*

BERTRAND , en tremblant.

Qu'est-ce que c'est donc que ça ?

SAINTRÉ.

Air : *Entends-tu la trompette guerrière ? ( Canon de Berton. )*

Entends-tu la trompette guerrière ? *( bis. )*

Qui m'appelle *( ter. )* dans la carrière.

Voici le moment du tournoi ,

De l'honneur je suivrai la loi.

Je défendrai l'étendard de la France et mon roi.

BERTRAND , tout tremblant.

Oui , j'entends la trompette guerrière ,

Par respect *( ter. )* je me tiendrai derrière.

Quel honneur de voir un tournoi !

Si l'on n'en mourait pas d'effroi.

## SCENE XV.

Les Mêmes , les Chevaliers français , les Chevaliers saxons , les Vil-  
lageois et les Villageoises , les Juges du camp , les Ecuyers , les  
Varlets d'armées.

*(La trompette se fait toujours entendre. Les chevaliers saxons se  
rangent à gauche du spectateur , et les chevaliers français à droite ;  
les juges du camp se placent , les jeunes villageoises et les varlets  
se rangent derrière les barrières , le jeune Arnold est sur la tour ,  
tenant la bannière saxonne , le petit Jehan de Saintré à l'entrée  
du camp français , tient la bannière de France. Les juges de  
camp donnent un signal pour annoncer que le tournoi est ouvert :  
le combat s'engage entre les chevaliers français et les chevaliers  
saxons.)*

SAINTRÉ.

Courage , chevaliers , oh ! que ne puis-je combattre comme vous-

BERTRAND apercevant Arnold sur la tour.

Tiens, mon frère de lait, vois donc cet autre là-haut avec son drapeau.

SAINTRÉ, *comme inspiré.*

Ah! quelle idée! Bertrand, si je pouvais parvenir! . . . Veux-tu m'aider?

BERTRAND.

Oui, s'il n'y a pas de danger.

SAINTRÉ.

Elève-moi jusqu'à cette tour.

BERTRAND.

Je te vais faire la courte échelle.

(*Saintré se glisse derrière les combattans, passe sa bannière sur son dos au moyen d'une écharpe; il grimpe sur la tour aidé par Bertrand, surprend Arnold, une lutte s'engage, Arnold est renversé. Saintré plante sa bannière sur la tour, et il jette la bannière saxonne au milieu des combattans au moment où le tournoi finit, et où les chevaliers saxons sont vaincus. Tableau général.*)

SAINTRÉ.

Le drapeau français triomphe, vive le Roi! vive la France!

TOUS.

Vive le Roi! vive la France!

(*Les chevaliers saxons se relèvent, Jehan de Saintré et Arnold sont descendus.*)

CHŒUR.

Air : Chœur de Jeanne-d'Arc.

Chantons notre victoire  
Et ce nouveau succès.  
On voit toujours la gloire  
Où l'on voit des Français.

OLIVIER

Mes amis, il faut le porter en triomphe jusqu'à Paris.

SAINTRÉ, *à part.*

Mon plus beau triomphe est d'annoncer le premier cette nouvelle à la dame des belles cousines. (*Il s'esquive et sort précipitamment.*)

(*On reprend le chœur.*)

Chantons notre victoire, etc

BERTRAND, *sur la tour.*

Hais, hais, hais, voilà mon frère de lait qui court sur la route de Paris.

OLIVIER.

C'est en vain qu'il veut se soustraire aux honneurs qu'il a mérités. Allons porter à Paris la nouvelle de son triomphe : c'est à notre monarque à le récompenser dignement.

(*Tout le monde remonte le théâtre, se tourne du côté de la route de Paris, et semble regarder Jehan de Saintré. Tableau général.*)

*La toile tombe.*

*Fin du second acte.*

---

---

## ACTE III.

*Le théâtre représente le boudoir de la dame des belles cousines ; à droite du spectateur, un paravent, de l'autre côté, un grand fauteuil gothique; au milieu une table sur laquelle est une collation, des bougies et deux couverts.*

---

### SCENE PREMIERE.

DAME CATHERINE, *seule.*

Selon les ordres de Madame, j'ai mis moi-même deux couverts. Pour qui cette collation peut-elle être préparée? Eh! bien! à quoi vais-je penser : madame ne veut pas souper seule. Ah! le veuvage lui pèse fort... Ne m'a-t-elle pas dit d'introduire secrètement le notaire de la cour... à son âge, ce n'est pas pour un testament... c'est plutôt pour un contrat de mariage... et j'ai presque envie de soupçonner que le Sénéchal... à moins que le petit Jehan de Saintré...

### SCENE II.

DAME CATHERINE, BATHILDE, *entrant étourdiment.*

BATHILDE.

Le petit Jehan de Saintré, dites-vous, est-ce qu'on a de ses nouvelles, est-ce qu'il est revenu de Saint-Denis, ah! sans doute il est vainqueur.

DAME CATHERINE.

Ta, ta, ta, que venez-vous faire ici?

BATHILDE.

Je cherche... je cherche... une clef que madame dit avoir perdue.

DAME CATHERINE.

Quelle clef... celle de son secrétaire? de son trésor? madame ne peut porter que ces clefs-la.

BATHILDE.

Elle n'a pas dit laquelle, mais elle en paraissait bien en peine.

DAME CATHERINE.

Elle se trouvera, il n'y a pas ici de voleurs.

BATHILDE.

Qui sait.

Air : *Du terme du voyage.*

S'il vient chez madame un voleur ,  
Ma chère , prenez-y bien garde ;  
Vous êtes sa dame d'honneur ,  
Et c'est vous que cela regarde.

dame CATHERINE.

Mais , en effet , je dois beaucoup  
Redouter une telle esclandre.

BATHILDE.

C'est vous qui répondez de tout . . .  
Ce qu'à madame on pourrait prendre.

dame CATHERINE.

Taisez-vous , petite fille , et allez au dortoir ; à l'heure qu'il est , une  
fille de votre âge devrait dormir depuis long-tems.

BATHILDE.

Je n'en ai pas envie.

dame CATHERINE.

Vous êtes bien éveillée !

BATHILDE.

Je pense toujours à ce tournoi ; si le petit Jehan de Saintré avait  
été blessé ?

dame CATHERINE. —

Mais quelle idée ! il ne devait pas même combattre. Il n'était là que  
pour apprendre son métier en voyant faire les autres.

BATHILDE.

Air : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Ah ! je connais son caractère ,  
Pensez mieux du jeune Saintré ;  
Déjà le petit téméraire  
Plus d'une fois s'est bien montré.  
Si vous saviez tout ce qu'il ose ,  
Et comme il est entreprenant !  
Dès qu'il voit faire quelque chose ,  
Soudain il en veut faire autant.

dame CATHERINE.

Je serais désolée qu'il lui fût arrivé quelque chose , mais je ne peux  
le penser.

BATHILDE.

Cependant , pourquoi parliez-vous de lui lorsque je suis entrée.

dame CATHERINE , *impatiente.*

Je parlais de lui comme d'un autre.

BATHILDE.

Et pourquoi cette collation dans ce boudoir , où jamais madame ne  
reçoit personne ?

dame CATHERINE.

Pourquoi ? pourquoi ? je n'en sais rien : les jeunes filles sont - elles  
curieuses ! sortez , mademoiselle.

BATHILDE.

Quel ton sévère ! (*à part.*) Oh ! que je voudrais savoir...

DAME CATHERINE.

Sortez , vous dis-je. (*à part.*) Il n'y a plus d'enfans.

BATHILDE.

J'obéis. (*à part.*) N'y aurait-il personne derrière ce paravent (*Elle y va sur la pointe du pied , passe derrière et regarde furtivement.*)

Non , personne.

DAME CATHERINE, *ne la voyant plus.*

Elle est enfin partie. Fermons à double tour cette porte qui donne sur la galerie, et allons rejoindre madame.

(*Elle sort , et l'on entend fermer la porte à double tour.*)

## SCENE III.

BATHILDE *courant à la porte.*

Eh bien ! elle m'enferme ; je suis prise... Oh ! mon dieu ! si madame me voit ici , que dira-telle ? elle ne peut tarder à venir , cette table préparée... et deux couverts... Je saurai malgré moi , pourquoi. Je suis curieuse , et je tremble de savoir... Ah ! si c'était Saintré !

*Air nouveau de Piccinni.*

La jalousie  
 Trouble mon cœur ,  
 Ah ! de la vie  
 C'est le malheur !

Mais quand on aime  
 On craint toujours ,  
 On est extrême  
 Dans ses amours.

La jalousie  
 Trouble mon cœur ,  
 Ah ! de la vie  
 C'est le malheur ! -

Ciel ! je crois qu'on ouvre !... c'est la porte secrète qui donne sur la terrasse du jaadin. Cachons-nous.

(*Elle court derrière le paravent.*)

## SCENE IV.

BATHILDE, SAINTRÉ.

Air : *Je crains de lui parler la nuit.*

Oui , de la clef j'entends le bruit !

SAINTRÉ *entrant avec mystère par la porte secrète qu'il referme.*

Entrons , par bonheur il fait nuit.

BATHILDE.

A peine je respire !

SAINTRÉ, *posant la main sur son cœur.*

Ah ! comme je soupire !  
Je devine pourquoi ,  
Je sens mon cœur qui bat. Pour moi  
Quel doux émoi !...

BATHILDE.  
A peine je respire !

SAINTRÉ.  
Ah ! comme je soupire !  
Je devine pourquoi ,  
Je sens mon cœur qui bat. Pour moi  
Quel doux émoi.

*Ensemble.*

BATHILDE.  
Ah ! je ne sais pourquoi  
Je sens mon cœur qui bat et de crainte et d'effroi

BATHILDE, *derrière le paravent.*  
C'est Jehan de Saintré !

SAINTRÉ.  
Le premier au rendez-vous , aussi faut-il convenir que je mène les choses lestement. Une table préparée, deux couverts, c'est charmant ! le bonheur m'attend ici.

BATHILDE, *tristement.*  
Il ne se doute pas que j'y suis.

SAINTRÉ.  
Bienheureuse clef !

BATHILDE, *à part.*  
C'est lui qui l'a ! ces Pages trouvent tout !

SAINTRÉ.  
Avec quelle adresse elle l'a laissée tomber !...

BATHILDE, *à part.*  
Devait-il la ramasser !... le perfide !

SAINTRÉ.  
Allons, me voilà lancé dans la galanterie.

*Air : de Marcelin.*

Que mon destin me semble doux .  
Oui , je dois être au fond de l'âme ,  
Tout fier d'avoir un rendez-vous  
Avec une aussi belle dame .  
J'étais trop modeste , ma foi ;  
Et d'après cela je suppose ,  
Qu'un petit page comme moi  
Peut être bon à quelque chose .

BATHILDE, *à part.*  
Oh ! le petit monstre !

SAINTRÉ.  
Heim ? j'ai cru qu'on m'appelait.

BATHILDE, *à part.*  
Je m'en garderais bien.

SAINTRÉ.  
Ma foi , il me tarde qu'elle arrive , j'ai gagné de l'appétit.



BATHILDE , à part.

C'est à cela qu'il pense.

SAINTRÉ.

Quel joli repas nous allons faire.

Air : de Gaspard l'Avisé.

Il me semble déjà l'entendre  
 Me dire d'un air doux et tendre,  
 Vous m'avez comprise tantôt ,  
 Oh ! oh ! oh ! oh !  
 Mon cher ami , placez-vous là ,  
 Ah ! ah ! ah ! ah !  
 Et moi (bis) , moi je me dis tout bas ;  
 Femme jolie et bon repas.  
 Un page n'y manquerait pas ;  
 Et puis ci , et puis ça ,  
 Tra la la , tra la la , etc.

BATHILDE , à part.

Oh ! le friand.

SAINTRÉ.

Deuxième couplet.

Vis-à-vis d'elle je me place ,  
 Puis elle me dit avec grace ,  
 Prenez un peu de ce gâteau ,  
 Oh ! ah ! oh ! oh !  
 Et de ces confitures là ;  
 Ah ! ah ! ah ! ah !  
 Et moi (bis) , moi je me dis tout bas ;  
 Offert avec tant d'appas ,  
 Qu'est-ce qu'un page ne prendrait pas ;  
 Je prends ci , je prends ça ,  
 Tra la la , tra la la ;  
 On verra , etc.

BATHILDE , à part.

Il a tous les défauts.

SAINTRÉ.

On ouvre la porte , quelqu'un vient , ah ! c'est elle , ne nous montrons pas d'abord , elle ne s'attend pas à me trouver déjà ici , il me faut la surprendre , ( il se blottit derrière le grand fauteuil gothique ).

SCENE V.

SAINTRÉ , caché derrière le fauteuil , BATHILDE , derrière le paravent , LA DAME des belles Cousines , LE SENECHAL.

LE SENECHAL , ( donnant la main à la Dame des belles Cousines ).

Quel bonheur , Madame , d'avoir obtenu la permission de vous accompagner. Que la soirée m'a semblée longue chez la Reine , malgré la brillante société qui s'y trouvait réunie.

SAINTRÉ , caché.

Le Sénéchal est avec elle.

Petit Jehan.

LA DAME.

Qu'ils m'ont tourmentée en me parlant de mon veuvage , et en me disant qu'il finirait bientôt.

*Air Nouveau de Tricini.*

Ils m'ont prédit tout le plaisir  
Qui fait le charme du bel âge ,  
Ils m'ont prédit que j'allais voir finir  
Tous les ennuis d'un long veuvage.  
Ils m'ont prédit que de mon cœur  
Finirait bientôt le scrupule ;  
Ils m'ont prédit tant de bonheur  
Que j'ai peur d'être un peu crédule.

LE SENECHAL.

Ah ! Madame , combien cette conversation m'intéressait et que j'ai été fâché de la voir interrompre , lorsqu'on s'est mis à parler du tournoi et de ce petit Jehan de Saintré.

SAINTRÉ , *caché.*

Ah ! Pon parlait de moi chez la Reine.

LA DAME.

Ce jeune page est vraiment intéressant.

BATHILDE , *à part.*

Oui , c'est un bon sujet.

LE SENECHAL.

C'est un enfant assez entreprenant.

LA DAME.

Les dames ne haïssent pas cela.

LE SENECHAL.

Je l'ai surpris ce matin lutinant la petite Bathilde.

LA DAME.

En vérité.

SAINTRÉ , *à part.*

C'était bien la peine de lui dire cela !

LE SENECHAL.

Mais, Madame , ne parlons plus de cet étourdi , qui est maintenant je ne sais où. Le notaire doit venir nous trouver et rédiger les articles du contrat.

BATHILDE , *à part.*

C'est le Sénéchal qu'elle aime. Ah ! Saintré , te voilà bien **at-**trapé.

SAINTRÉ , *caché.*

Comment , c'est pour cela qu'elle m'avait donné la clef.

LA DAME, *minaudant.*

Ah! Sénéchal, je vous avoue que je désire et que je crains ce moment.

## QUATUOR. (\*)

LE SENECHAL.

Air : *Etourdi, volontaire.* ( du Mur mitoyen. )

Vous capturez mon âme.  
Promettez-moi, madame,  
De couronner ma flamme.

LA DAME.

Vous êtes bien pressant !

LE SENECHAL, *avec feu.*

Mon amour est extrême.  
Si vous pensez de même,  
Dites-moi : je vous aime,  
Et je serai content.

SAINTRÉ, *à part.*

Ah ! voilà donc comment cela commence !

BATHILDE, *à part.*

Le traître va payer son inconstance.

LA DAME.

Cé qu'aujourd'hui vous me jurez,  
Ah ! je ne sais (*bis.*) si demain (*bis.*) vous le tiendrez.

LE SENECHAL, *se jettant à genoux,*

Je jure à vos genoux  
Que je serai toujours fidèle.  
Il me sera si doux  
D'avoir le nom de votre époux.

LA DAME.

Ah ! les voilà bien tous.  
Tant qu'on leur résiste, on est belle ;  
Mais que l'on cède un jour,  
L'hymen arrive, adieu l'amour.

SAINTRÉ, *à part.*

Ah ! mon espoir,  
Le voilà qui s'envole,

BATHILDE, *à part.*

Je voudrais voir  
Combien il se désole !

LE SENECHAL.

M'acceptez-vous  
Pour votre époux ?

LA DAME, *avec mystère.*

Oui, c'en est fait ; entre nous, entre nous,  
Recevez ce nom si doux.

*Le Sénéchal lui baise la main avec feu. )*

(\*) Ce morceau peut se passer à la représentation.

## ENSEMBLE.

LE SENECHAL.

Ah quel plaisir ! heureux moment !  
Je serai votre époux, vraiment,  
Et sans cesser d'être amant.

LA DAME.

Ah ! quel plaisir ! heureux moment !  
Il sera mon époux, vraiment,  
Et sans cesser d'être amant.

BATHILDE, à part.

Comme il enrage en ce moment !  
Ah ! quel plaisir ! ah ! c'est charmant  
De punir un inconstant !

SAINTRE, à part.

A tort je me plaindrais vraiment ;  
Car je reçois le châtiment  
Que mérite un inconstant.

## SCENE VI.

Les Mêmes, DAME CATHERINE.

DAME CATHERINE.

Madame, Madame, grande nouvelle, le tournoi est fini, les Français sont vainqueurs, ils viennent d'arriver.

LA DAME.

Et Saintre, rapporte-t-il mon écharpe ?

SAINTRE, à part.

Elle est encore sur mon cœur.

DAME CATHERINE.

Eh ! Madame, voilà le plus surprenant, c'est lui qui a renversé la bannière ennemie, il a mérité l'honneur du tournoi.

LA DAME.

On l'amène en triomphe ?

DAME CATHERINE.

Du tout, il a disparu tout d'un coup, et l'on ne sait ce qu'il est devenu.

LA DAME.

C'est singulier.

DAME CATHERINE.

On l'a cherché par-tout dans le château, impossible de le trouver.

SAINTRE, à part.

Je crois bien.

LE SENECHAL

Mais pourquoi le chercher avec tant d'empressement.

DAME CATHERINE.

Pour l'armer Chevalier.

SAINTRE, paraissant.

M'armer Chevalier ! quel honneur.

TOUS.

Ciel !

LA DAME.

Il était là.

SAINTRE, à genoux.

Pardon, Madame.

LA DAME, *sévèrement.*

Saintré, depuis quand êtes-vous ici ?

SAINTRÉ, *timidement.*

J'y étais quand monsieur le Sénéchal s'est mis à vos pieds et quand il vous a baisé la main.

LA DAME.

Vous croyez que ?...

SAINTRÉ.

Ah ! j'ai entendu ce bruit si doux et j'ai vu... Tenez, il a fait comme cela. ( *Il lui saisit la main et la lui baise* ).

BATHILDE, *ne pouvant plus y tenir.*

Eh ! Monsieur, il n'y a pas besoin de montrer comment cela se fait. ( *Elle s'arrête confuse* ).

SAINTRÉ.

Bathilde !

LA DAME.

Que vois-je !

LE SÉNÉCHAL.

Vous ici Bathilde et depuis quand.

BATHILDE.

J'y étais quand Saintré est arrivé, ah ! Madame, j'ai cru qu'il m'aimait comme monsieur le Sénéchal vous aime, mais il m'a bien détrompée, je l'ai entendu, cachée derrière ce paravent.

LA DAME.

Sénéchal, ils savent notre secret.

LE SENECHAL.

Il faut les intéresser à le garder, ils s'aiment....

SAINTRÉ.

Ah ! oui, nous nous aimons !....

BATHILDE.

Parlez pour vous, Monsieur.

SAINTRÉ.

Vous êtes trop en colère pour faire croire que vous ne m'aimez pas, Bathilde.

LA DAME.

Il faudra les marier.

SAINTRÉ, *courant près de Bathilde.*

Nous voulons en tout suivre votre exemple.

DAME CATHERINE.

Mais, Madame, le Roi vous attend pour la cérémonie, il y aura grande fête au château toute la nuit.

LE SÉNÉCHAL.

Il faut que Saintré nous précède.

LA DAME.

Mais où dira-t-on qu'on l'a trouvé ?

DAME CATHERINE.

Caché chez moi.... on ne jamera pas, j'espère.

LA DAME.

Allez, Saintré, et que la plus grande discrétion...

Air du *Renégat de Piccini*.

LA DAME.

En silence retirons-nous.

LE SÉNECHAL.

Auprès du roi je vais me rendre.

LA DAME.

Je tremble que ce rendez-vous

A la cour ne fasse une esclandre.

D'être discret faites-moi le serment.

SAINTRÉ.

Que pouvez-vous redouter d'un enfant ?

LA DAME ET LE SÉNECHAL.

SAINTRÉ, à part.

Mon Dieu ! la fâcheuse aventure.

Mon Dieu ! la drôle d'aventure.

Il promet bien d'être discret ;

Sans doute, je serai discret ;

Mais un page de son allure

Mais le Sénéchal, je le jure,

Pourra-t-il garder le secret ?

Pourra bien payer le secret.

BATHILDE.

Mon Dieu ! la drôle d'aventure.

Ah ! si mon amant est discret,

Nous pourrons bien, tout me l'assure,

Gagner quelque chose au secret.

*(Tout le monde sort à droite, Saintré par la porte secrète.)*

### SCENE VII.

*Le théâtre change et représente une galerie du palais ; elle est illuminée. Le Roi est sur un siège élevé, au milieu de la salle ; autour de lui sont les seigneurs et les dames.*

LE ROI JEAN, OLIVIER, LAHIRE, les Dames de la Cour, les Seigneurs.

LE ROI, aux Chevaliers.

Chevaliers, je vous félicite de la victoire que vous venez de remporter à Saint-Denis ; je ne doutais pas de votre bravoure, l'événement vient de la justifier ; je n'ai plus d'honneurs à vous offrir pour récompense ; vous les avez tous dans le noble titre de chevaliers français, mais je veux que l'éclat d'une fête donne la plus grande célébrité à ce nouveau fait d'armes.

*(Les chevaliers s'inclinent avec respect.)*

LE ROI.

J'y veux assister en personne et affermir par mon exemple cette belle fraternité d'armes, l'un des plus dignes apanages de la che-

( 7 )  
valerie. (*Il descend de son fauteuil.*) Maintenant parlez-moi de mon petit protégé, comment s'est conduit Saintré, mon page, dans cette importante occasion.

OLIVIER.

Avec autant d'adresse que de courage, c'est lui qui nous a enlevé l'honneur de renverser la bannière ennemie.

LE ROI.

Pourquoi ne vient-il pas recevoir mes félicitations ?

OLIVIER.

Sa modestie égale sa bravoure ; il s'est soustrait à nos regards au moment de son triomphe.

LE ROI.

Croyez-vous qu'il ait mérité l'honneur d'être armé chevalier ?

OLIVIER.

Oui, sire.

LE ROI.

Qu'on le cherche promptement et qu'on prépare tout pour cette cérémonie ; cet enfant m'est cher ; son père mourut à mes côtés sur le champ de bataille, l'honneur est l'héritage du fils, je veux le lui transmettre.

## SCENE VIII.

Les Mêmes, LA DAME DES BELLES COUSINES, LE SENECHAL, LAURE, BATHILDE, DAME CATHERINE, UN PAGE.

LE PAGE.

Sire, la Dame des belles Cousines se rend à vos ordres.

LE ROI.

Approchez, belle Cousine, nous avons besoin de vous. Pourquoi donc chercher ainsi la solitude, fuir une cour dont vous êtes l'ornement.

LA DAME.

Sire !

LE ROI.

Je vous ai priée de vouloir présider la fête de la réception d'un nouveau chevalier.

LA DAME.

Mon Roi n'a que des ordres à me donner.

LE ROI.

Je veux que les épreuves soient solennelles. Vous êtes toutes dames de la cour d'amour, c'est vous qui allez interroger le jeune récipiendaire.

LA DAME.

Sire, lorsque vous êtes là, nous n'avons plus d'autorité.

LE ROI, *avec galanterie.*

Mesdames, ma cour le cède à la vôtre, je reconnais votre auto-

rité et ne veux assister à la cérémonie que comme simple chevalier.

LA DAME.

En ce cas, Sire, daignez être le mien, et partager ma puissance d'un moment, jusqu'à ce que vous la repreniez pour toujours.

*Le Roi lui donne la main et la fait asseoir sur un fauteuil élevé, placé à droite de la scène. On place des sièges pour toutes les dames, la dame Catherine se place devant la table comme secrétaire de la Cour d'amour, les chevaliers s'asseyent autour de la salle.*

LE ROI, remontant sur son trône.

Que l'on permette au peuple de se placer derrière cette balustrade et de jouir de ce spectacle, j'aime à le rapprocher ainsi de ma personne. Heureux le Roi qui ne craint pas de se trouver au milieu de ses sujets.

### SCENE IX ET DERNIERE.

Les Mêmes, BERTRAND, dans la foule avec le peuple, JEHAN DE SAINTRE, UN ECUYER l'accompagné.

LAHIRE.

Voici le récipiendaire.

(*Saintré regarde, un peu étourdi, le tableau imposant qui frappe ses yeux.*)

LA DAME.

Approchez, jeune page, que demandez-vous ?

SAINTRÉ, tremblant.

Oh ! tout mon courage me quitte devant si noble assemblée !

LA DAME.

Parlez.

SAINTRÉ.

Je ne puis, je n'ose.

OLIVIER.

Il demande l'honneur d'être armé chevalier.

LA DAME.

Savez-vous quels devoirs impose ce titre glorieux ?

SAINTRÉ, à part et très-ému.

Ah ? je me croyais bien habile et je ne sais plus rien.

LE ROI.

Remettez-vous, mon fils.

SAINTRÉ, mettant la main sur son cœur.

Sire, tant de bonté me fait sentir encore plus mon insuffisance.



LA DAME.

Dame Catherine, lisez lui-les trois conditions, afin qu'il sache s'il les a remplies.

Dame CATHERINE, *lisant dans un grand livre.*

» *La vertu, l'honneur, l'amour. Avez-vous mérité par un fait d'armes, l'honneur d'être armé chevalier?*

SAINTRÉ.

J'ai du moins essayé de faire respecter les nobles lys de France.

OLIVIER.

Il a mieux fait, il a renversé la bannière ennemie, et planté de sa main celle de France sur la tour de Saint-Denis.

TOUS LES CHEVALIERS.

Nous en sommes témoins. (*Ils lèvent la main.*)

LA DAME.

Voilà pour l'honneur.

DAME CATHERINE.

Il faut nous raconter une aventure d'amour et prouver par un gé qu'elle est véritable.

SAINTRÉ.

Il le faut ?

DAME CATHERINE.

Il le faut.

SAINTRÉ, *regardant la Dame des belles Cousines.*

Il ne m'en est jamais arrivé qu'une

LA DAME, *à part.*

Que va-t-il dire ?

DAME CATHERINE

Racontez-là, jeune novice.

SAINTRÉ.

Air : *Je ne sais pas trop pourquoi.* (de M. Bonenfant.)

Déjà mon cœur battait d'amour,  
 Ne savais pour quelle dame :  
 Car dès que voyais une femme  
 Je soupirais pendant un jour.  
 Il advint qu'une princesse  
 En passant, me regarda :  
 Je sentis nouvelle ivresse,  
 Et son regard m'éclaira ;  
 Dès lors je suivis tous ses pas,  
 Et je conçus l'espérance  
 Que d'amour la douce science  
 Bientôt ne me manquerait pas.  
 Sur mon front elle se baisse ;  
 Mon cœur se sent tout troublé  
 Lorsqu'à mes pieds elle laisse  
 Soudain tomber une clé,  
 Animé d'un nouvel espoir,  
 Et croyant à sa tendresse,  
 Bien vite le même soir  
 Je pénétre dans son hodoir ;

Mais quel tableau pour ma flamme !  
J'attendais si bonnement,  
Tout-à-coup je vois la dame  
Amener un autre amant.  
Je maudis-ais mon destin,  
Quand fillette

Joliette !  
A mes yeux parut soudain :  
Ma foi je n'eus plus de chagrin.

DAME CATHERINE.

La preuve de cette aventure.

SAINTRÉ.

Elle est sur mon cœur.

DAME CATHERINE.

Montrez-la.

SAINTRÉ.

Je ne puis.

LA DAME.

C'est donc une imposture ! (*avec émotion.*) Saintré...

SAINTRÉ.

Non, je le jure par l'amour, mais ce gage appartient à une dame, *elle présente.* (*Il montre le bout de la clef attachée à un ruban u, la Dame des belles Cousines paraît très-émue.*)

LA DAME, à part.

Ciel !

SAINTRÉ.

Vous pourriez le reconnaître si je le montrais et alors je serais indigne du titre de chevalier qui impose l'obligation d'aimer les dames et non pas de les deshonoré.

DAME CATHERINE.

Il est digne d'être chevalier.

LA DAME.

Quelle vertu digne d'une belle âme et d'un bon cœur avez-vous maintenant à nous prouver ?

DAME CATHERINE.

Vous vous taisez.

SAINTRÉ.

Je ne puis faire mon éloge moi-même.

BERTRAND, *criant dans la foule.*

Ah ! s'il m'était permis de parler !

UN GARDE.

Silence donc.

LE SENECHAL.

Qu'y a-t-il ?

LE GARDE.

C'est un paysan qui se permet d'élever la voix.

LE SENECHAL.

Qu'on le fasse sortir.

BERTRAND.

Je ne sortirai pas, je suis Bertrand, le frère de lait du petit

Jehan de Saintré , je suis là dans la foule et je ne fais de mal à personne.

LE GARDE.

Sortez , vous dis-je ?...

SAINTRÉ , s'élançant.

Chasser mon frère non , pardieu ! ( *Il rompt la foule et va prendre Bertrand par le bras.* ). Pardon , Sire , je vous ai manqué de respect.

LE ROI , descendant de son trône.

Te pardonner... Ah ! viens , tu as dédaigné la fierté pour écouter la voix de la nature , je sais ce que tu as fait pour tes parens adoptifs : tu as la plus belle de toutes les vertus , la reconnaissance !.... ( *à Bertrand.* ) Approche . . .

BERTRAND , aux soldats.

Faut ben que je m'approche , pisque le Roi me le dit... ( *au Roi.* ) Sire , c'est que.....

{ *Il montre ses habits d'un air un peu de honteux.* }

LE ROI.

Ses habits de travail font au milieu de ma cour un contraste qui me plaît.

BERTRAND , aux soldats.

Voyez-vous.

Air : Vaudeville de l'écu de six francs.

J' n'avons pas un cuirasse énorme ;  
 L's habits brillans qu'on voit ici :  
 Faut qu' chacun port' son uniforme.  
 L' notre a bien son mérite aussi.  
 J' suis content qu' ces messieurs entendent  
 Qu' un bon roi veut voir en mém' tems  
 Les bonn' s gens qui labourent les champs  
 Auprès des braves qui les défendent.

LE ROI.

Qu'à l'instant même le Seigneur de Saintré soit armé Chevalier.

( *Il remonte le théâtre.* ).

LA DAME , à Saintré qui se trouve près d'elle.

Je me charge de la fortune de Bathilde.

SAINTRÉ.

Ah Madame ! ( *courant auprès de Bathilde.* ). Je vous aimerai toujours. ( *Il retourne au près du roi.* ).

LE SENECHAL.

Hâtons notre hymen , Madame. ( *A part.* ). Une fois marié , je n'aurai plus rien à craindre.

BATHILDE , à part.

Avec tout cela , Saintré n'a pas rendu la clef.

*Pendant que l'on comméce le Vaudeville final, deux pages chaussent l'éperon à Saintré ; le Roi lui ceint l'épée et lui donne l'accolade ; ensuite la dame des Belles Cousines lui passe l'écharpe blanche.*

## VAUDEVILLE.

Air *Bu Czár* à St.-Cyr.

Célébrons la récompense  
Qu'on donne au jeune vainqueur :  
Oni, l'amour et la vaillance  
Doivent toujours être en France  
Le présage de l'honneur.

LA DAME.

Que je ne suis pas trompée :  
Je répons de vous au Roi.  
Soyez fier de cette épée  
Qu'il confie à votre foi :  
Car le chevalier fidèle  
Qui sait en juger le prix,  
Doit l'employer pour sa belle,  
Dieu, son prince et son pays.

CHŒUR.

Célébrons la récompense etc.

SAINTRÉ, *au public.*

D'abord mon enfantillage  
Saus conséquence a passé,  
Ensuite aux amours du page  
On peut s'être intéressé.  
Quand vers la chevalerie  
Hélas ! il marche en tremblant.  
Le petit Saintré vous prie  
D'assurer ses premiers pas.

CHŒUR.

Célébrons la récompense etc,

FIN.

Bayerische  
Staatsbibliothek  
München